

## LES VILLES D'EUROPE A L'ÉPOQUE MODERNE

Par **Pierre Goubert**

Parler des villes d'Europe à l'époque moderne—on m'excusera sans doute de délaissier les autres continents—, c'est présenter les lieux privilégiés qui détiennent habituellement le pouvoir, la richesse et la culture, trois vertus qui généralement vont de pair.

Mais, paradoxalement, ces lieux privilégiés sont aussi ceux qui contiennent le plus petit nombre d'hommes: 80 à 90 % des habitants de l'Europe sont des habitants de la campagne, des ruraux, le plus souvent des cultivateurs. A peu près la même proportion, un peu moins sans doute, du produit brut de l'Europe provient des campagnes européennes, y compris les produits que nous appelons industriels, dont les plus importants, les étoffes, étaient en grande partie fabriqués à la campagne, surtout les toiles, même si elles étaient achevées à la ville. Rares furent les pays et même les régions où plus de 20 % des habitants étaient des urbains: la Hollande, les Flandres, une partie des provinces de l'actuelle Italie du Centre et du Nord. Si Londres, capitale puissante, plus de 500.000 habitants vers 1700, pouvait contenir un Anglais sur dix, Paris, autre grande capitale presque aussi peuplée, ne contenait pas 3 % des Français. Mais leur poids économique, financier, politique, administratif et culturel devrait être évalué avec d'autres mesures. Tel était le paradoxe des villes, minoritaires par le nombre, majoritaires par la puissance.

Mais qu'est-ce donc qu'une ville, entre 1500 et 1800? Une agglomération assez serrée d'habitants nombreux qui exercent des fonctions importantes, serions-nous tentés de dire. Il est curieux de constater pourtant que ces deux notions, le nombre, la fonction, n'apparaissent guère avant le XVIIIème siècle dans l'esprit et surtout dans les écrits des hommes des temps modernes. Pour les hommes du XVIème et du XVIIème siècles en particulier, une ville est un lieu entouré de murailles qui jouit de certains privilèges. Les murailles et la liberté—ou du moins certaines libertés—sont les signes de la ville.

## Murs

Les murailles, souvent précédées de fossés inondables et de buttes de terre, sont à ce point typique des villes qu'on voit encore au XVIII<sup>ème</sup> siècle, du moins en France, le titre de «ville» accordé à de gros villages qui n'avaient pas mille habitants, mais dont la fonction militaire paraissait évidente, ou l'avait été, aux frontières d'un pays ou d'une province, par exemple de la Normandie et de la Picardie; ils avaient donc conservé leurs murs.

Le rôle des murs était évidemment la défense, contre les ennemis, contre les bandes de brigands et les personnages indésirables, contre les bêtes sauvages parfois. Ces murs étaient entretenus, gardés, pourvus d'armes, et les portes fermées chaque soir avec un certain cérémonial. Symboles de sécurité, les murs abritaient en temps de guerre ou de danger de guerre les paysans du voisinage; ils traînaient souvent dans les villes leurs charrettes, leurs meubles et leur bétail, ce qui posait des problèmes graves: de logement et de santé toujours, de ravitaillement souvent.

Les murs des villes sont des monuments très anciens; un certain nombre remontent aux Romains, parfois avant (Tarragone); mais tous ont été repris, remaniés, reconstruits au cours des siècles, et ce qui en reste comporta des matériaux datant de toutes les époques. Les entretenir posait des problèmes considérables, techniques et financiers, que nous allons retrouver.

Dans les plus grandes villes, les murailles ont été peu à peu élargies, doublées et même triplées par d'autres murailles. Les enceintes successives de Rome et de Paris sont bien connues, elles marquent les étapes successives de la croissance de chaque ville. Dans d'autres villes, la dernière enceinte a pu résulter de la réunion de deux précédentes, l'une entourant la ville de l'évêque — ou parfois du roi, comme à Londres — l'autre la ville des bourgeois, surtout des marchands, autour de leur marché.

Dans quelques pays — une minorité semble-t-il — dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle, parfois avant, les villes éloignées des frontières n'ont pas continué à entretenir leurs murailles devenues inutiles, et qui coûtaient fort cher; en France notamment, le roi et quelques grands ministres préféraient voir les villes sans murailles, de peur qu'elles ne facilitent les révoltes, fréquentes encore. Aussi, assez souvent mais pas partout, les murailles se sont progressivement transformées de zones militaires en lieux de promenades (surtout le dimanche, en famille) avant d'être rasées et de devenir des boulevards, souvent très tard: les dernières fortifications de Paris, restaurées en 1840, n'ont été démolies qu'au XX<sup>ème</sup> siècle. Ailleurs, d'autres tiennent solidement, quand elles n'ont pas été rebâties à des fins touristiques, surtout dans les régions méditerranéennes.

Mais, même abandonnés, croulants ou disparus, les murs ont profondément marqué les villes. Bien entendu, dans leur

plan, et par les difficultés ou les facilités (après destruction) qu'ils ont laissées, mais de bien d'autres manières.

D'abord, en favorisant l'entassement, donc le manque d'hygiène, la promiscuité et la marche des épidémies. Il était en effet bien plus facile d'élever les maisons en hauteur et d'y multiplier de minuscules appartements que de construire une nouvelle enceinte englobant de nouvelles maisons pour un prix prohibitif. On eut ainsi des densités urbaines de 500 à 800 habitants à l'hectare, et sans doute autant de rats, qui propageaient les maladies.

Il semble aussi que ces murailles, fermées la moitié du temps, favorisaient dans les villes un certain esprit, esprit de clocher, patriotisme municipal souvent intolérant, qui nourrissait des querelles avec d'autres villes et amenait de rudes rivalités, parfois des empoignades armées. Il en reste bien des traces, ailleurs qu'en péninsule ibérique: en France, Bordeaux et Toulouse ne s'aiment guère, et Lyon dédaigne ce qui n'est pas lyonnais; en Italie surtout, les grandes capitales provinciales continuent à se détester cordialement, Milan la riche comme Rome la politique et Florence la cultivée... Les murs ont beaucoup isolé les villes.

Mais qu'y avait-il à l'intérieur de ces murs? D'abord, l'idée et souvent le fait de la liberté, ou de ce qu'on appelait ainsi.

## **Libertés**

Presque toutes les villes ont joui, ou bien d'une indépendance complète (villes hanséatiques, notamment allemandes) ou bien d'un certain nombre de privilèges qui leur permettaient habituellement de se gouverner elles-mêmes, mais sous le contrôle plus ou moins effectif d'un grand seigneur, d'un prélat, le plus souvent du roi.

Le gouvernement des villes appartenait en général à une oligarchie plus ou moins large de bourgeois (sauf à Venise, ville aristocratique). Mais ce gouvernement comportait souvent plusieurs degrés. Ainsi, des corporations et des corps de métier déléguaient à la maison de ville, ou mairie, les plus importants de leurs membres, tous des maîtres, qui pouvaient former une assemblée dite «générale», quelques centaines de personnes. Cette assemblée en nommait une plus petite, appelée souvent conseil de ville. Celui-ci élisait à son tour des magistrats municipaux, peu nombreux, qui nommaient généralement un maire. Aucune de ces élections ne se faisait au suffrage universel; en pratique, c'étaient les plus riches et les plus puissants qui votaient, toujours des hommes, semble-t-il. On rencontrait fréquemment deux types de corps de ville: ceux que dominaient les grands marchands, comme à Londres, à Marseille, à Florence; ceux que dominaient les juristes et les légistes, hommes de justice souvent officiers du

Roi, comme à Paris; dans quelques villes, ces fonctions anoblissaient leurs titulaires, comme les capitouls de Toulouse. Souvent, et de plus en plus, les rois et les gouvernements centraux contrôlaient de très près ces élections: Louis XIV, par exemple, nommait ou faisait nommer tous les maires et la plupart des échevins de presque toutes les grandes villes, et de pas mal d'autres.

Quels étaient leurs pouvoirs? Des pouvoirs militaires, pour l'entretien des murailles et l'entretien d'une milice locale, qu'il fallait bien armer. Des pouvoirs financiers, pour subventionner ces dépenses, et donc le droit de lever des impôts, soit sur les habitants, soit sur les marchandises produites ou vendues, ou passant par la ville. Un pouvoir administratif et policier bien sûr: entretien des rues, des places, propreté urbaine, ordre public, répression des délits et parfois des crimes. Aussi n'est-il pas rare qu'une municipalité détienne un pouvoir judiciaire, que le roi finira vite par limiter: beaucoup de villes ont donc, ou ont eu leur tribunal. Presque toujours enfin, des pouvoirs économiques: notamment veiller au ravitaillement des habitants, prévoir les approvisionnements, surveiller les marchés et les prix, aider à soulager les misères qui pouvaient résulter de la rarefaction des aliments, de leur cherté, ou du chômage, ou de quelque épidémie, cas trop fréquent. D'où le concurs actif des villes aux institutions charitables, qui ne sont pas seulement le fait de l'Eglise. Qu'il s'agisse de secours aux pauvres, aux malades, aux orphelins, aux mendiants, la ville concourt largement au financement comme à l'administration.

En ce qui concerne la France, une centralisation de plus en plus étroite, de Louis XIV à Napoléon (et à maintenant) a réduit à presque rien l'autonomie municipale et le pouvoir des maires. Les villes anglaises, allemandes, suisses, hollandaises et italiennes ont résisté beaucoup mieux: les mayors anglais, les bourgmestres belges, les régents hollandais, les syndics italiens sont longtemps demeurés de grands personnages, jusqu'à tout près de nous, comme La Pira à Florence; aujourd'hui encore, Brême, Hambourg et Lubeck sont demeurées de «villes libres et hanséatiques», et pas seulement en apparence. Les villes de bien d'autres pays ont subi le carcan de l'absolutisme et du centralisme, et leurs habitants seraient sans doute bien étonnés de savoir ce que fut la puissance des anciennes oligarchies urbaines, tant est ancrée l'habitude de recourir au pouvoir central pour résoudre tous les problèmes, même les petits.

## Structures Urbaines

Entrons maintenant dans les villes. Elles ne se ressemblent pas toutes, puisqu'il en est de fort anciennes, de rajeunies, et même quelques-unes toutes neuves, à vrai dire peu nombreuses (Madrid, Versailles, Berlin, Petrograd...).

La plupart offrent tout de même bien des traits communs:

D'abord, un lacinis souvent inextricable de rues, de ruelles, d'impasses, de places et de placettes souvent biscornues, autour desquels la densité humaine atteint des sommets (bien plus de mille à l'hectare!); le tout corrigé parfois par quelque percée récente, ou la création tardive d'une place de prestige, «plaza mayor» ici, «place royale» ailleurs.

Ensuite un nombre considérable d'églises, de chapelles, de couvents, qui occupent une place assez importante; ce qui entraîne parfois une multiplicité presque incroyable de paroisses: 20, 30, 50...et 97 à Londres intra-muros, qui doit détenir le record absolu.

Ordonnant souvent cet apparent désordre, deux ou plusieurs noyaux: presque toujours un centre très ancien, la Cité, qui fut la ville romaine (et parfois anté-romaine), puis est devenue la résidence de l'évêque, donc le lieu où se dresse la cathédrale; presque toujours aussi, un centre bourgeois distinct, avec sa propre église et sa grande place, lieu de marché, au moins à l'origine; parfois d'autres noyaux, autour d'une église, d'une place, d'un châtelet, qui peuvent représenter d'anciens faubourgs, ou d'anciennes cités-jumelles (de l'autre côté d'une rivière, par exemple).

Malgré l'entassement et la complication du plan des villes, on y découvre avec surprise de grands espaces libres: promenades, champs de manoeuvres pour la milice ou le tir à l'arc (ou à l'arquebuse!), jardins enclos, vergers, prairies, vignes, parfois même exploitations agricoles. Dans toute ville on découvre des jardiniers, des vigneron et même des laboureurs, et chacun sait que le bétail, gros et petit, y vagabondait, ou bien entraît et sortait chaque jour. Dans la ville, même très grande, la campagne est rarement absente: même à Paris, avant la dernière guerre, on trouvait quelques fermes qui vendaient du lait frais aux citadins, et il arrivait aux noctambules rentrant chez eux au petit matin de rencontrer... des vaches!

Le trait le plus connu, commun à presque toutes les villes, c'est probablement ce que nous appellerions aujourd'hui l'absence d'hygiène, ce qui constitue d'ailleurs un recul considérable par rapport aux Romains, avec leurs aqueducs et thermes. Je n'ai pas le courage d'évoquer le gros problème des latrines et des eaux «usées» (comme on dit pudiquement), mais il faut bien rappeler la très fréquente absence d'eau de qualité au moins médiocre: ainsi, l'eau que buvaient les Parisiens du Grand Roi était (quelques fontaines mises à part) de l'eau de la Seine, cet égoût collectif à ciel ouvert, où l'on repêchait des cadavres et des foetus jour...Le bon exemple est venu des villes du Sud, et il convient de saluer le rôle initiateur de la Rome des Papes, que Sixte-Quint et quelques autres ornèrent de fontaines aussi belles qu'utiles dès le XVIème siècle — magnifique exemple, lentement suivi.

On a beaucoup discuté sur la stricte spécialisation des quartiers et des rues (rue des orfèvres, rue des tanneurs, rue des bouchers) et on a opposé une sorte de spécialisation verticale à cette spécialisation horizontale: les boutiquiers au rez-de-chaussés, les riches à l'étage noble (avec balcon) et, l'aisance se réduisant au long des escaliers, la misère dans les mauvaises chambres du haut, ce qui aurait amené un heureux mélange des «classes»... En réalité, on recontre les deux types, plus beaucoup de cas non «typiques». D'une part, il est bien évident que les abattoirs, les tanneries et les teintureriers ne pouvaient se trouver que dans des endroits écartés et réservés, — comme les ghettos, pour d'autres raisons. D'autre part, la stratification «verticale» ne pouvait être observée que dans les villes, qui seules ont des maisons d'au moins 3 ou 4 étages!

Laissant de côté ces discussions, on doit évoquer aussi cette sorte de révolution urbanistique partie d'Italie au XVI<sup>e</sup> siècle: des artistes, des utopistes, des architectes, des ingénieurs militaires ont proposé de séduisants et nouveaux plans de villes (dont Jean DELUMEAU parle fort bien dans sa *Civilisation de la Renaissance*). En réalité, ils reprennent assez souvent des données de l'antiquité: la ville à quadrillage et à damiers, un peu à la romaine; la ville à structure radioconcentrique, à l'image de quelques grecs, ce qui peut donner des villes arrondies, des villes en étoile, etc... Mais, à part quelques expériences très localisées, les applications ont été rares: on ne peut démolir des villes anciennes pour en construire de neuves: il est rare de pouvoir créer un Versailles avec ses avenues donnant toutes sur le château, ou une cité à la fois classique et romaine comme Richelieu en Touraine, réussite presque inconnue...

### **Originalité Démographique des Villes**

Quel que soit leur aspect, les villes des temps modernes présentent une démographie qui offre des caractères distinctifs, et d'abord la complexité.

Complexité qui dérive des sources disponibles, essentiellement les registres paroissiaux. Une petite ville peut compter une dizaine de paroisses, une grande quarante et plus: il est alors rare qu'on puisse disposer de tous les registres paroissiaux ensemble, au même instant.

En disposerait-on qu'on risque de succomber sous la masse. Quand on pense qu'un millier de personnes peuvent donner l'occasion de rédiger 100 actes chaque année, une ville de 100.000 habitants en produit 10.000 par an, soit un million pour un siècle; et 100.000 seulement pour une petite cité de 10.000 âmes... Plaignons alors le pauvre démographe...

... D'autant qu'à une terrible surabondance se joindra infailliblement une terrible instabilité. La population urbaine remue habituellement beaucoup: elle vient souvent de la campagne, se marie dans une paroisse, va habiter dans une autre, déménage, fait ses enfants dans une autre encore, et mourra Dieu sait où! Difficultés qui ne découragent pourtant pas les démographes, spécialement à Porto, qui ne comptait il est vrai que 3 paroisses «intra-muros» à population relativement stable.

Dans l'ensemble, la démographie des villes modernes offre des caractéristiques particulières, notamment la mobilité de la population, le déséquilibre entre naissances et décès, et la fréquence des naissances illégitimes.

Sur le premier point, je me contenterai de rappeler deux exemples français: à Lyon, au XVIIIème siècle, près de la moitié des habitants étaient nés au dehors, généralement à la campagne (thèse de Maurice Garden); à Paris, d'après les minutes notariales et les documents de justice, de police et d'assistance dans lesquels mes étudiants ont travaillé, près des deux tiers des Parisiens n'étaient pas nés dans la ville: un tiers venaient du voisinage proche, presque tous les autres du Nord de la France, et très peu du Midi, de l'Ouest ou de l'étranger.

Le pourcentage élevé des naissances illégitimes (deux à quatre fois plus qu'à la campagne) provient à la fois du nombre des servantes urbaines engrossées par leurs maîtres et du nombre des pauvres filles de la campagne qui se réfugiaient en ville pour cacher leur grossesse et bien souvent abandonner leurs enfants, recueillis par des institutions à la fois religieuses et civiles. Dans certaines villes, ce taux d'illégitimité passe du XVIIe au XVIIIe siècle de moins de 10% à plus de 25 %.

Quant au déséquilibre entre naissances et décès, il peut être observé de deux manières:

— dans les villes qui se développent, il y a souvent bien plus de décès que de naissances: c'est qu'il y meurt des gens qui n'y sont pas nés, souvent des adultes, notamment dans des hopitaux.

— ou bien il existe des villes où les enfants semblent rarement mourir (même quand les curés ont fait consciencieusement leur travail, en notant *toutes* les sépultures). Ce cas tient souvent à un phénomène qui se développe beaucoup en France du XVIIème au XIXème siècle (ailleurs, je ne sais trop): la mise en nourrice des enfants à la campagne, peu de jours après leur naissance. Phénomène fort bien étudié récemment, et d'abord à Lyon: partent en nourrice les enfants de la petite bourgeoisie et des ouvriers non misérables, parce que la mère travaille (à la soie) ou que le logement est trop petit, ou les deux à la fois; on les expédie jusqu'à 50 ou 100 kilomètres; le résultat est évident: il semble que la moitié au moins ne reviennent jamais. Quant aux enfants abandonnés à Paris, pris en charge par un organisme

officiel qui dépend de l'Hôpital Général, il est fermement établi que plus des trois-quarts ne parviennent jamais à leur cinquième année, — mais figurent sur les registres de sépultures de plusieurs centaines de villages proches ou lointains, et pas sur ceux de Paris. Ces phénomènes de mise en nourrice massive devaient donner aux grandes cités françaises la physionomie de villes sans enfants, sauf ceux des riches et des misérables. Tout cela ajoute d'ailleurs à l'impression d'ailleurs à l'impression d'extrême mobilité que donnent nos anciennes villes d'Europe.

Mais comment ont-elles évolué en trois siècles?

Une réponse globale est bien difficile, à la fois parce que les sources ne sont pas toujours bien satisfaisantes, et aussi parce que de nombreuses villes ont une histoire très particulière: comment comparer Naples qui s'endort à Madrid qui a presque connu une croissance de ville-champignon? ou telle ville dévastée par la peste, ou le feu (Londres) ou un tremblement de terre (Lisbonne) à telles autres à qui ces horreurs ont été épargnées?

Et pourtant, dans l'évolution démographique de la plupart des villes, on retrouve assez souvent le schéma suivant, qui correspond assez bien au schéma d'ensemble généralement admis.

Le grand essor paraît dater du XVIème siècle, qui est d'ailleurs le siècle de toutes les récupérations après les décennies noires du XIVème et du XVème siècles. Un chiffre est souvent cité: il y aurait eu 4 villes de plus de cent mille habitants en 1500 et douze en 1600, dont Lisbonne comme vous savez, mais aussi Séville et six villes italiennes. En 1700, il n'y en aura d'ailleurs pas une de plus, ce qui constitue déjà une indication pour le XVIIème siècle.

Le XVIIème siècle a connu pourtant des mouvements en sens variés: certaines villes ont stagné ou reculé, comme presque toutes les italiennes et les espagnoles, sauf Madrid: des pestes, des crises dures, de longues difficultés économiques en ont été les causes. En revanche, Amsterdam et Paris ont considérablement crû durant la première moitié d'un siècle, et stagné ensuite, alors que Londres s'élançait définitivement et devenait, pour longtemps, la première ville d'Europe en dépassant Naples et Paris.

Il se produisit au XVIIIème siècle une reprise d'ensemble de la croissance des villes, mais ce n'était pas encore, loin de là, l'explosion urbaine du XIXe et surtout du XXème siècle; particularité nouvelle, cette montée était devenue beaucoup plus régulière, les catastrophes de toutes sortes se raréfiant, ou se limitant à quelques villes comme Marseille, Messine et Lisbonne.

Si intéressantes et neuves soient elles, les perspectives démographiques ont l'inconvénient d'unifier et de rendre tous semblables les habitants des villes, réduits à une sommaire mathématique. Dans la réalité, quelle distance entre un grand



seigneur et le dernier des mendiants! Pour éclairer un peu ces différences, il faut au moins caractériser sommairement les sociétés urbaines qui ont bien sûr leur originalité.

## Sociétés Urbaines

Sauf exception comme les villes royales, elles sont caractérisées par les traits suivants:

D'abord, une relative rareté de la noblesse, qui vit soit à la campagne soit à la Cour, mais possède parfois de beaux hôtels dans quelques villes de province, où elle séjourne de moins en moins; il faut en excepter la noblesse d'origine récente, qui n'est que de la bourgeoisie déguisée.

En revanche, on observe presque toujours une forte densité de la population ecclésiastique (des deux sexes). En France, par exemple, alors que moins de 2 % des habitants étaient d'Eglise, on en trouvait couramment 6 % dans les villes, ce qui entraînait un certain nombre de conséquences faciles à imaginer.

La population par excellence des villes, c'était tout de même le couple inégal des «bourgeois et habitants». Habitants, c'est-à-dire domiciliés depuis un certain temps (souvent un an) et bénéficiant donc des privilèges et libertés propres à la ville; bourgeois c'est-à-dire habitants en quelque sorte hyper-privilegiés parce que plus anciens et surtout plus riches, gros juges et avocats, gros boutiquiers, entrepreneurs ou banquiers, sinon usuriers.

Les simples «habitants» se répartissaient, eux, entre la petite boutique, l'artisanat et le compagnonnage stable et un peu spécialisé.

On ne pense pas souvent que les villes des temps modernes contenaient presque toujours un bon dixième de paysans: vignerons et jardiniers le plus souvent, mais aussi véritables fermiers dont une partie des terres se trouvait en bordure de la ville.

En revanche, on connaît ou l'on croit connaître très bien cette partie de la population urbaine apparemment pittoresque: petit peuple instable et grouillant des vieux quartiers et des chambres meublées, manoeuvres éphémères, travailleurs peu qualifiés, chômeurs, dévoyés, orphelins, filles et femmes abandonnées, soldats en fuite, prostituées d'occasion ou de persévérance, aigrefins, étrangers douteux, etc... Dans les grandes villes ils sont particulièrement nombreux—plusieurs dizaines de milliers à Paris et à Londres—et particulièrement accessibles à l'historien, grâce aux archives de la police et à celles de la charité. Ce type de population ne se trouve généralement pas dans les campagnes, qui se contentent d'un ou deux mendiants par village, stables et familiers, plus de rares passagers sur le grand chemin, pèlerins ou loqueteux, dont on se méfie systématiquement.

Malgré tous ces traits communs — on pourrait y ajouter leur rôle éminent dans la naissance et la propagation de la culture sous toutes ses formes — toutes les villes ne se ressemblent évidemment pas: il y a les petites et les grandes, il y a les nordiques et les méridionales... Presque toujours, les villes se diversifient par leurs *fonctions*, qui dérivent assez souvent de leur *situation*.

## Fonctions et Diversité

Presque toutes ont en commun, rappelons-le, quatre aspects, quatre fonctions:

— toutes ont ou ont eu la fonction de défense et de refuge, on l'a vu;

— toutes sont des lieux de marché et d'échanges, parce que situées au cœur ou sur les marges d'une petite région que les Français appellent souvent «pays» et les Italiens «contado», et favorisées aussi par un croisement de routes, routes de terre et surtout routes d'eau, ces dernières les moins coûteuses et de beaucoup. Par là même, les villes sont nécessairement des lieux de concentration de marchandises et d'argent.

— toutes les villes ou presque, même les petites, sont des centres administratifs: elles renferment un ou plusieurs tribunaux, y compris des tribunaux financiers, voire ecclésiastiques et marchands dans les plus importantes; elles sont aussi le siège d'un ou plusieurs grands administrateurs, gouverneur, chef de province, intendant, évêque, représentant du roi ou du seigneur, etc... Les villes dirigent, rassemblent, commandent.

— bien sûr toutes exerçaient à des degrés variés des fonctions et même un magistère culturel: écoles, collèges, confréries, salons, académies...

Toutes ces fonctions, les villes les assument à des degrés divers. A cet égard, on peut les regrouper en plusieurs catégories.

Il existe des villes essentiellement administratives, petites surtout, grandes aussi. Un bon exemple français est la ville de Rennes: commerce et industrie faibles, mais résidence du grand Parlement de Bretagne, qui fait vivre autour de lui plusieurs milliers de personnes, hommes de loi, gens de police, libraires, fournisseurs et commerces de luxe... A tel point que lorsque le Parlement fut un moment exilé par Louis XIV (1675) la ville perdit le tiers de ses habitants (40 à 50.000 en tout).

Certaines villes, on l'a déjà vu, se ramènent à des créations royales, et vivent entièrement du roi, de ses administrateurs et de sa Cour. Ainsi, Versailles n'était qu'un tout petit village avant Louis XIV, et Madrid une bourgade avant Philippe II, sans parler de Berlin ou de Pétrograd. Même Paris doit l'essentiel de sa richesse et de son activité à la clientèle de tout l'énorme personnel

du gouvernement et de la Cour, Versailles n'étant qu'à quelques lieues: la meilleure preuve, c'est le «boom» que connut la ville après l'installation définitive de la royauté, sous Henri IV: elle a peut-être doublé en cinquante ans.

Il a existé aussi des villes surtout industrielles, au sens du temps, où dont l'industrie fut la richesse principale, surtout les draps et les toiles: spécialement en Italie, plus encore en Hollande, en Belgique et dans la France du Nord, où Amiens étudié par Pierre Deyon (et Arras auparavant) constitue le plus bel exemple.

Mais toutes les grandes villes doivent leur prééminence au fait qu'elles furent de considérables centres commerciaux situés tous sur des croisements de routes, terrestres, fluviales ou maritimes. Ainsi presque toutes les grandes villes méditerranéennes ont été des ports, ou bien qui commandent des détroits (Constantinople, Messine) ou bien proches des deltas fluviaux, comme Marseille.

Mais le site le plus remarquable, qui explique la considérable activité des plus grandes, c'est la situation à la tête d'un estuaire, à l'endroit où la rivière peut être franchie aisément pour la dernière fois, là où a été ou va être construit le dernier pont, donc à la jonction des routes de terre, de mer et de rivière: c'est les cas de Hambourg, de Brême, d'Anvers, de Londres, de tous les grands ports français sur l'Atlantique, Rouen, Nantes, Bordeaux. C'est aussi le cas des deux grandes villes de ce pays, et donc de celle qui m'a fait l'honneur de m'accueillir.

